



Richard Locatelli

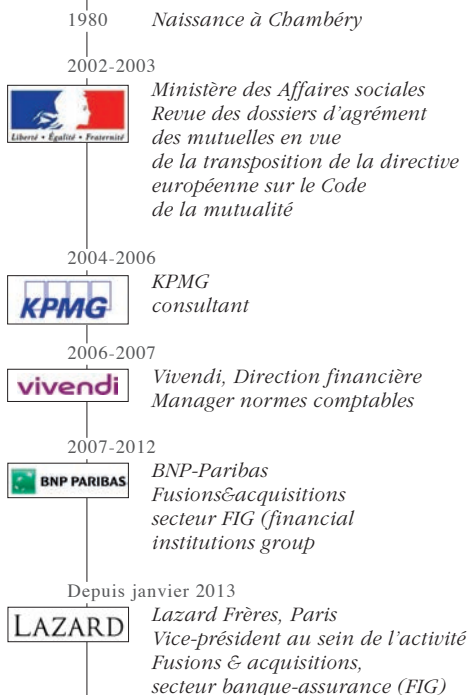
Actuaire associé IA, diplômé de l'Isfa, il a choisi de s'orienter vers la banque d'affaires, convaincu que la profession a beaucoup à apporter à ce métier.

Dans l'immeuble cossu qui abrite Lazard Frères, la branche française de la prestigieuse banque d'affaires Lazard, Richard Locatelli est vice-président au sein de l'activité M&A FIG (fusions et acquisitions dans le secteur financier, banque et assurance). Son signe particulier : à la différence de ses confrères, Richard Locatelli est actuaire. Il n'est pas sorti de l'une des grandes écoles parisiennes telles que Polytechnique, HEC ou l'ESSEC, terrain de chasse habituel des banques d'affaires, mais de l'Isfa, dont il a été diplômé en 2003. Un profil atypique. « *En neuf ans de métier dans la banque, j'ai rencontré deux autres actuaires seulement* », s'amuse-t-il. Pourtant, assure ce jeune homme de 35 ans, « *les clients apprécient clairement la présence d'un actuaire dans l'équipe, cela apporte une crédibilité supplémentaire. C'est assez rare, c'est un vrai plus, et cela a une vraie utilité* ». Tout particulièrement dans le domaine de la banque-assurance où il opère (FIG): « *Mon métier d'actuaire me sert dans la mesure où le secteur de la banque-assurance reste très particulier et très complexe. Dans l'assurance par exemple, la spécificité est que 90 % du bilan est représenté par les provisions : si vous avez une légère sous-évaluation des provisions, votre société ne vaut quasiment plus rien ! Une analyse technique est donc nécessaire, et c'est en cela que mon métier d'actuaire me sert.* »

Les postulants ne se pressent pas **au portillon**

Que ce soit comme conseil sur un mandat de vente ou sur une acquisition, un actuaire a en effet la capacité de mettre en place des techniques de valorisation ou d'utiliser des outils qui permettent « *de voir ce qui est raisonnable* » pour les deux parties et de faciliter la conclusion d'une

« Il y a une place pour l'actuaire dans la banque d'affaires »



transaction. De sorte que Richard Locatelli se dit absolument convaincu qu'il y a une place pour l'actuaire dans la banque d'affaires : « Ce serait très utile d'avoir davantage d'actuaires dans le secteur FIG. Si on vous donne le bilan d'une compagnie d'assurances, vous n'allez ainsi pas passer un mois à former un stagiaire pour lui expliquer ce qu'est une assurance vie, une assurance auto, comment fonctionne un bilan... Il sera ainsi plus à même de comprendre ce qu'il fait et donnera un meilleur rendu que celui qui n'a pas reçu la formation d'actuaire. »

Malheureusement, si les élus sont effectivement peu nombreux dans les grandes banques d'affaires, les postulants ne se pressent pas vraiment au portillon. La faute aux horaires de travail extrêmement lourds, à une forme d'autocensure qui incite les actuaires à rester dans leur « pré carré », à une méconnaissance du métier de banquier d'affaires ? Sans doute un peu

de tout cela. « Il faut prendre sa chance et essayer », insiste Richard Locatelli, qui se souvient pour sa part d'avoir soumis sa candidature chez Lazard quelques années avant d'y entrer. Et d'avoir reçu une réponse, négative à l'époque, qu'il a soigneusement gardée comme un totem pour preuve de sa motivation...

Car le jeune homme n'a pas toujours œuvré dans la banque d'affaires. Sa dernière année à l'Isfa s'est faite en alternance, au ministère des Affaires sociales, où il a travaillé sur les dossiers de la santé. « J'ai été responsabilisé tout de suite, notamment sur le secteur des mutuelles qui était alors très morcelé, avec beaucoup d'acteurs qui n'avaient pas la taille critique : on a essayé de rationaliser tout cela, il y a avait une consolidation nécessaire. » Il se souvient aussi d'avoir planché sur « quelque chose de plus exotique » : la création du régime de retraite des sapeurs-pompiers volontaires. Mais l'expérience ne le convainc pas de vouloir poursuivre sa carrière dans la fonction publique : « Du fait de ma formation d'actuaire, quand je m'engage quelque part, j'ai tendance à regarder l'horizon à 10-15 ans, et je voyais mal quelles pouvaient être mes perspectives. »

Il n'y a pas d'école pour apprendre à négocier

Appelé par un associé du cabinet KPMG, il y passe alors trois ans, où il peut « mobiliser les compétences enseignées à l'Isfa ». Puis il rejoint le groupe Vivendi pour travailler sur les normes comptables. « Ma formation d'actuaire m'a alors servi à avoir un œil par exemple sur les plans de retraite du groupe, ou les plans d'attribution de stock-options, se souvient-il. C'est une compétence qui m'a apporté une réelle plus-value dans mon métier. »

Au bout de quelques mois, cependant, même s'il apprécie cette « très belle société », il ressent le besoin de « plus d'action », et fait son entrée chez BNP Paribas, au département fusions-acquisitions. S'annoncent

cinq années où il travaille sur des dossiers liés à la banque et à l'assurance, mais aussi des dossiers plus généralistes (luxe, grande distribution), une expérience qui lui permettra d'entrer ensuite chez Lazard Frères. Car bien sûr, aux côtés des compétences techniques de l'actuaire, le métier de banquier d'affaires fait appel à d'autres savoir-faire que l'on n'apprend pas sur les bancs de l'école, fût-elle parmi les meilleurs dans sa catégorie : « La gestion des process, la négociation, tout cela s'apprend avec l'expérience : il n'y a pas d'école pour apprendre à négocier ! L'actuariat, c'est une bonne base pour entrer dans le métier, et après c'est à l'actuaire de faire sa place, de montrer qu'il est capable de devenir banquier d'affaires et d'y faire carrière. » La suite ? Richard Locatelli se dit « très heureux » chez Lazard, où il travaille sur des dossiers aussi passionnants que la recapitalisation du secteur bancaire grec, mais aussi beaucoup sur des dossiers en France, Belgique ou dans « l'eldorado » africain. « Mon métier est assez international, on voyage beaucoup, je suis allé dans des pays où je n'aurais jamais pensé mettre les pieds un jour, comme le Botswana », raconte-t-il. Bien sûr, cette implication extrême suppose de longues journées de travail. « Mais j'aime ce que fais, conclut Richard Locatelli, donc c'est un peu plus facile. »

Béatrice Madeline



Cécil Mathieu